

107 km (au moins !) pour 5200 m D+ (à vérifier !)

La Pyrenayca : tout d'une grande !

16 ultra fondus au départ, 5 finishers seulement à l'arrivée ! En 2 chiffres, la 1ere édition de la Pyrénayca est résumée. Peu de participants se sont risqués le samedi 20 Juin à parcourir les 107 km et 5200m D+. Et encore moins sont arrivés au bout de cette course de haute montagne. On le comprend tellement ce parcours Pyrénéen est cassant et technique. Que des cailloux, des rochers, des pierres, des montées impossibles et des descentes vertigineuses. Vous ajoutez à cela des conditions climatiques extrêmes. Voilà pourquoi, cette première édition fait déjà de la Pyrenayca une épreuve mythique que tout trailer sérieux devra accrocher à son palmarès. Sans compter que c'est le terrain de jeu de l'espagnol Kilan Jornet.

Cette course est racontée par Denis Clerc, journaliste sportif à France 3 Montpellier. Surnommé Zinzin Reporter, il ne regrettera pas cette jolie balade à cheval entre P.O et Ariège

" Vous êtes une vingtaine d'inscrits " m'apprend au téléphone Didier Delzor, l'un des organisateurs de la Pyrenayca, 1ere édition. Cette nouvelle me coupe les jambes. La course a lieu dans 3 jours et franchement, l'idée de courir avec aussi peu de concurrents ne m'emballe pas. Je préfère les gros raouts . Je suis d'ailleurs inscrit à cet Ultra trail pour une bonne raison :

enranger des kilomètres pour préparer l'UTMB fin Août. J'en parle à Thierry Tescari, mon pote de Nîmes, ancien rugbyman professionnel avec qui je suis engagé . " **Qu'est ce que tu en penses Thierry ? On y va ? C'est quand même loin le plateau du Capcir, au fin fond des P.O. Il faut 3 heures et 1/2 de route.**" Mais, comme nous sommes des hommes de parole, nous décidons d'assumer notre choix " **Pas de problème me dit-il, nous allons là-bas pour faire une belle virée en montagne et les paysages sont parait-il à couper le souffle. Alos que l'on soit 2300 ou 23, c'est pareil. On va aller faire du dénivelé !**"

Samedi matin : 4H45. Les 3 rues du petit village de Réal, 41 habitants, sont à peine dérangées par quelques ombres silencieuses. Elles déambulent vers la ligne de départ sans flon-flon ni trompettes. L'ambiance est aussi tranquille que pour une sortie rando entre amis. " **Certes il y a peu d'inscrits, 17 au total mais c'est une première**, se justifie Stéphane, l'un des organisateurs d'Aravo Aventure. **Cela nous permettra une approche plus humaine de la course qui est internationale** poursuit-il. **Il y a 8 français, 7 basques et un écossais au départ.** " En résumé, nous sommes 16...

A 5h07, tout ce petit monde est sur la ligne dans la nuit noire. Comme je suis équipé d'une caméra, je me permets de griller le départ pour le filmer 50 mètres plus loin. Vu le plateau, on peut tout se permettre...

Les premiers seront les derniers

Le début est une longue montée sans difficulté vers le Madres, 1050 mètres plus haut. Le sommet est sérieusement bouché et plus nous grimpons, plus il fait froid. Le vent ne rafraîchit pas encore les ardeurs. Non, c'est le balisage ou plutôt le manque de

balisage qui pose question. Après 45 minutes, c'est la panique générale à l'avant de la course. Partis en 2ème position avec Thierry, nous attendons Laurent et Pierre pour un briefing d'urgence. Je m'inquiète " **C'est sur que c'est là mais il n'y a plus de rubalise depuis 20 minutes.** " Nous continuons notre chemin et nous croisons 7 biches dans une clairière. Elles semblent toutes aussi perdues que nous. Au sommet, toujours rien, à part une vue magnifique et dégagée sur tout le Roussillon, de la mer au Canigou. Le soleil vient de se lever et fait des trouées dans la brume. C'est beau mais ce n'est pas paisible avec ce vent hurlant et ce froid toujours aussi piquant. Cette fois, tous les 4, nous sommes complètement déboussolés. " **Franchement, avec ce brouillard et ce temps, je suis rassuré d'être avec vous. Pensez au gars qui est parti tout seul devant. Il doit trouver le temps long.** "

Que faire maintenant à part obliquer vers le sud comme l'indique la carte. Nous redescendons et finissons à force de tergiversations par retrouver des balises. Nous forçons l'allure car nous avons perdu beaucoup de temps mais le moral est revenu. Pas pour longtemps...

Après 1/4 d'heure, on croise montant dans l'autre sens un trailer perdu. Il s'agit d'Olivier Darney, le leader de la course. Il est paumé et complètement stressé. Il peste et va, dans quelques instants, repartir avec nous dans la descente en oubliant de fermer son sac. Il perd dans l'affaire son téléphone et ses cartes. C'est la première fois qu'il s'engage sur une aussi longue distance et cela se sent. Il panique à cause du temps perdu, lui le spécialiste des distances courtes, un des meilleurs de la région. On le prend dans notre groupe. " **Elle est bien bonne celle là, dis-je en riant aux éclats. Nous étions 1er, 2ème, 3ème, 4ème et 5ème et nous voilà sûrement 12ème, 13ème, 14ème, 15ème et dernier.** " Et nous repartons droit

dans la pente.

A 8h00 du matin, après 3 heures d'aller et retour dans le Madre, C'est l'hallu totale. En fait, nous suivons depuis 30 minutes le parcours du 9km, à l'envers...Nous nous retrouvons donc logiquement à Réal sur la ligne de départ. Cette fois, une petite boucle est bouclée mais nous restons zens. Le club des 5 décide de couper par le village pour retrouver le barrage de Puyvalador. Le parcours passe là bas. Ces 3 kilomètres plutôt plats seront déterminants pour la suite de la course. Avec Thierry, nous emboîtons le pas d'Olivier. Sur le roulant, c'est lui le plus fort mais il n'a pas l'intention de nous lâcher. Question de survie, il doit sentir que nous sommes de bons gars qui l'amèneront loin... En revanche, abandonnant notre sillage, Pierre et Laurent ralentissent. Ils ne reviendront jamais sur nous.

Au premier ravitaillement vers 8h30, les organisateurs semblent surpris de notre histoire à tourner en rond: "**Ce n'est pas possible. On avait tout vérifié. Quelqu'un a du débaliser durant la nuit, assure Stéphane. Ne vous énervez pas les gars. Concentrez-vous sur la suite. La Pyrénayca est encore longue**". Je lui rétorque: "**ne t'en fais pas, nous sommes tranquille. C'est juste qu'on a fait, au bas mot, 10 km en plus.**" Sans lui avouer, nous sommes aussi rassurés d'être toujours dans le trio de tête. Tous les autres sont encore perdus dans le Madre.

Maintenant, la course commence vraiment. Nous sommes sur les bons rails. Si j'en crois le profil de la Pyrénayca, cela descend maintenant jusqu'à Quérigut en Ariège, prochain ravitaillement. Pourtant, ça n'arrête pas de monter. Comme nous avons accéléré le rythme pour distancer les poursuivants, personne ne parle mais nous n'en pensons pas moins. Enfin, le profil redescend

vers l'Ariège. A 9h30, nous arrivons enfin dans le dernier village avant la haute montagne. Je filme le ravito tout en parlant à la caméra : **" Nous sommes toujours en tête avec Olivier et Thierry. Ce n'est pas que nous sommes les plus forts, c'est juste que les autres derrière courent moins vite."**

A Pic

" C'est un drôle de sport que nous avons choisi, les gars. Quand ça monte, j'ai envie que ça descende, quand ça descend, j'ai hâte que cela monte. Quand c'est plat, j'espère toujours un peu de pente. Et moi qui aime le dénivelé bien dur en montée, en ce moment je rêve de l'inverse mais c'est con car tout à l'heure je vais le regretter." Les copains se marrent surtout Thierry dans sa barbe rousse si rugueuse. Le parcours passe d'abord par une forêt détrempée. Il n'y a pas de chemin. C'est tout droit dans la pente. Le seul passage sans intérêt de cet Ultra. Puis nous entamons l'ascension du Roc Blanc vers midi. Il porte bien son nom celui-là. Pour l'atteindre, il faut passer par des névés assez dangereux. Nous ne sommes pas équipés pour la haute-montagne, juste pour courir en altitude. Pas de crampons donc, nous nous servons de nos bâtons pour ne pas faire une grosse glissade dans le lac enneigé 300 mètres plus bas. A l'arrivée, un concurrent nous fera halluciner en racontant son passage ici : **" comme je n'avais même pas de bâtons, je n'ai pas hésité. J'ai pris une grosse pierre dans chaque main comme l'homme de Tautavel prêt à les planter dans la neige en cas de chute !"**

Arrivés à 2500 mètres, nous sommes de nouveau pris dans la tourmente. Brouillard, vent fort, sol glissant et froid saisissant. La descente est encore plus problématique. Un faux pas et vous faites le grand saut dans l'inconnu puisque on ne voit pas à plus

de 50 mètres. Toujours à l'arrivée, le même concurrent non finisher nous parlera des 7 espagnols engagés. Ils ont été impressionnés par ce passage au point de tous abandonner dans la vallée plus bas : " **ils n'arrêtaient de gueuler. Ce n'est pas possible, ce n'est pas un trail, c'est de l'alpinisme !**" Avec le recul, c'est surtout la fatigue qui a arrêté ces trailers venus du Pays Basque. Ce sont ces passages engagés, très durs pour jambes farcies d'acide lactique qui vont rendre mythique cette course dans les Pyrénées. Olivier a de plus en plus de mal à suivre le rythme. Il est parti trop vite et il est en train de le payer. Je lui dis de ne pas se faire du souci : " **Ne t'en fais pas, on va rester ensemble et puis en Ultra, tu peux traverser un sale moment et, 2 heures plus tard, être frais comme un gardon après avoir mangé. Alors il faut laisser passer l'orage. Personne n'est à l'abri d'une défaillance** ". Il est vraiment courageux. Olivier serre les dents, souffre en silence et suit notre rythme de sénateur en baissant la tête. Avec Thierry, nous commençons à l'apprécier...

Dans la descente, un randonneur du samedi se cale dans notre foulée et nous n'arrivons pas à le distancer. Nous commençons à nous traîner et je lui dit : " **Vous savez, vous nous coupez le moral. On est censé être en tête d'une course de montagne internationale et vous nous suivez sans problème. Ce n'est pas sympa !**" En fait, il est vraiment gentil. Il nous colle pour mieux nous proposer de l'eau, du pain et des sucreries.

Après 1100 mètres de dénivelé négatif sans souci particulier si ce n'est quelques chutes douloureuses, nous avons face à nous la grosse difficulté du jour : " **C'est le juge de paix. Le Puig Carlit, 2921 mètres, le plus haut sommet du Languedoc Roussillon. Une rocca di mierda ont dit hier soir les organisateurs aux espagnols. C'est du schiste mais on en est encore loin. C'est à plus de 30 bornes.** " Il est 14H30 et notre objectif maintenant est d'atteindre le sommet avant la

nuit et de basculer ensuite vers le lac des Bouillouses . Dans la vallée, il fait très chaud et la marche d'approche est d'abord bucolique à souhait. Les champs de rhododendrons habillent les pentes vers le refuge d'en Beys à 1954 m d'altitude, parfaitement situé au dessus du lac limpide du même nom. Nous nous pourléchons d'avance les babines. Il y a un gros ravitaillement là-haut. Nous avons faim et soif après 11 heures à crapahuter dans la montagne. Sur le chemin, un randonneur d'une soixantaine d'année nous accoste : " **Et ben alors, vous traînez les mecs, vous avez du retard. Le premier est passé voici 2 heures** ". Je lui répond interloqué : " **Vous êtes certain ? On était en tête avant le Roc Blanc et personne ne nous est passé devant !**". En le quittant, je dis à Thierry : " **Franchement je ne le crois pas . Je ne sais pas s'il se rend compte ce gars. Dire ça à des mecs en course, je trouve ça moyen .**" Mon copain nîmois est toujours aussi placide : " **Ce n'est pas grave. On marche et on se fout du reste.**"

A Manger s'il vous plaît

Arrivés sur le belvédère, nous avons une bonne et mauvaise nouvelle. La bonne, nous sommes évidemment en tête de la Pyrényca. La mauvaise : pas de pâtes ni de soupe, encore moins de pain sur l'étalage. Juste du fromage, du saucisson et des gâteaux. Les bénévoles sont adorables, nous versent du thé et remplissent nos gourdes mais nous repartons avec le ventre vide. Je filme quelques passages. C'est magnifique cet endroit. Il y a partout des gros blocs de rocher et nous sautons de l'un à l'autre pour avancer. Nous dépensons beaucoup d'énergie. Nous traversons ensuite des dizaines de petits ruisseaux. L'ambiance est à la haute montagne avec des petits lacs enneigés partout. Quelle beauté mais il faut avancer : le Pic Carlit doit être juste au dessus de ce col, le portelle d'Orlu. Nouvelle déception en

atteignant ce passage : point de Carlit mais une nouvelle grande étendue avec au loin un énorme lac, l'Etang de Lanous. Il faut le contourner totalement en suivant les rubalises de plus en plus distantes l'une de l'autre. Toujours en tête du groupe depuis 5-6 heures, c'est à mon tour, cette fois, d'être dans le dur. Le Carlit me semble hors de portée. Je suis las et j'ai faim de sucre lent. Vers 19H30, nous croisons des jeunes campeurs blottis derrière un bloc à cause du vent. Comme dans le désert, je n'hésite pas une seconde à demander de l'aide. " **Bonsoir, excusez-moi, mais qu'est ce que vous mangez ?**" " **Des pâtes,** répondent-ils en chœur, **vous en voulez ?**"; Logiquement, quelqu'un de normalement constitué décline ce genre d'invitation, par pudeur. Mais je VEUX manger quelque chose de solide. Sans réfléchir, j'accepte la gamelle et je me jette sur les coquillettes. Thierry et Olivier en font autant. On dirait des chiens qui n'auraient rien avalé depuis 3 jours. On bouffe sous les yeux ébahis des campeurs. " **Merci, vous nous avez sauvé la vie** " dis-je en rendant la casserole vide à cette jeune étudiante de Toulouse.

Nous sommes à présent au pied du Carlit. Il fait encore jour et de plus en plus froid. Je sors la caméra pour remercier mes 2 amis : " **J'ai vraiment de la chance d'avoir des copains comme eux. Cela fait une heure qu'il m'attendent sans rien me dire. C'est cela l'esprit Trail**". Pour la vingtième fois de la journée, nous mettons notre coupe vent pour affronter cette face nord ventée du Pic. D'en bas, ce couloir pierreux et raide nous fait l'effet d'une montée impossible. La progression est très lente due autant à l'altitude qu'à la difficulté et à la répétition des efforts depuis 20h00 non stop. Heureusement, le vent du nord nous pousse littéralement vers le haut.

A 21h00, nous sommes au sommet. Avec la lumière du couchant, la vue est un vrai bonheur. La vie vaut la peine d'être vécue pour ces moments là. Face à la caméra, le visage dévoré par les rides

du rire je fais partager l'instant: " **C'est beau, limpide et regardez la puissance du vent à 2921 mètres. C'est impressionnant !**" L'objectif fixe les nuages qui passent à 30 mètres au dessus de notre tête et qui filent à toute vitesse vers la vallée.

Retour vers la civilisation

La descente est incroyablement technique. Il faut mettre les mains dans les rochers pour trouver une issue sans décrocher. L'endroit est dangereux. " **t'imagines, Thierry, la chance pour nous de passer cet endroit de jour. Pense à tous les autres qui vont crapahuter de nuit ici. Franchement, c'est limite au niveau sécurité.**"

Nous croisons un bénévole puis un photographe. Vu le temps et la nuit qui arrive vite, ils sont très courageux de nous attendre ici pendant des heures. Je suis repassé à l'avant du groupe. Grâce aux pâtes, je suis de nouveau en pleine forme et je cours comme un dératé. Il faut faire vite. Plus nous gambadons de jour, plus nous mettons de la distance par rapport à nos poursuivants. Au même endroit, à la seule lueur de leur frontale, ils ne pourront que marcher ici tant le sol est jonché de pierres. D'ailleurs, la seule féminine encore en course, Sylvie Gours, 53 ans s'est fait surprendre par la nuit avant le Carlit. Sans se démonter, cette femme incroyable va s'enrouler dans sa couverture de survie et attendre le jour, blottie derrière un rocher. Heureusement, un traceur va la repérer et l'aider à repartir...Il faisait 0 degrés...

A 21H30, il est temps de prendre des forces. A l'approche des Bouillouses, je téléphone à ma femme: " **Hello Sandrine, here we are. Nous sommes à 5 minutes du ravitaillement, désolé pour le retard.**" C'est le premier endroit depuis ce matin où nous pouvons croiser nos familles et j'avais donné rendez vous à

20h00. Les enfants, Hippolyte et Eléonore sont surexcités. En course à pied, c'est la première fois que leur père est en tête d'une épreuve. En arrivant, Didier Delzor nous en apprend une bonne : **" Vous n'êtes plus que 5 coureurs en course. Tous les Espagnols ont abandonné et nous ne savons pas où sont vos poursuivants mais ils n'ont passé encore le Carlit."** Nous avons, au bas mot, 3 heures d'avance et nous décidons de profiter d'un peu de repos pour la première fois en 17 heures. Nous dévorons 2 assiettes de soupe aux pâtes puis nous allons nous changer pour la nuit dans un refuge chauffé juste à côté. Toute ma famille est à notre service. C'est agréable d'être dorloter et de se sentir aimer. **" Vous désirez continuer ou dormir ici ?** demande Didier. **Je viens de téléphoner à la météo. Il va faire beau mais très froid avec énormément de vent."** **" Non, on y retourne. On veut en finir avec cette Pyrénéanica."** **" D'accord mais téléphonez-moi en arrivant au refuge de Camporells. Comme cela, nous allons organiser votre arrivée. Normalement, on se revoit dans 5,6 heures "** finit par calculer mentalement Didier Delzor. A partir du lac des Bouillouses, c'est une nouvelle course qui commence dans la nuit la plus noire.

La nuit la plus longue

Il est 1h00 du matin. Cela fait maintenant 20h00 de course pour nous trois. Nous ne parlons plus beaucoup. La fatigue certainement, une grosse lassitude mais aussi une concentration extrême. Depuis la tombée de la nuit, à la faible lumière de nos frontales, nous écarquillons les yeux pour dénicher les rubalises accrochées dans les branches des sapins. Malheureusement pour nous, le vent nous joue un sale tour. Les rafales à 100 km/h ont certainement arraché quelques banderoles. Celles-ci ne sont pas

très visibles car souvent entortillées entre les branches. Parfois, arrivés dans une clairière, nous partons dans 3 directions différentes pour retrouver notre chemin. Le vent siffle dans nos oreilles mais il y en a toujours un de nous 3 qui finit par crier : "**Eh, les gars c'est par ici !**" et nous continuons notre jeu de piste.

A ce moment là, Thierry, Olivier et moi sommes toujours en tête de la Pyrénica. Cela fait d'ailleurs 21 heures d'effort en commun. Nous avons uni nos forces pour aller au bout de cette épreuve très dure et nous entendons rentrer au bercail pour dormir dans un bon lit avant le lever du jour. Il doit nous rester 4 heures de rando course avant l'arrivée et nous sommes tendus vers cet objectif.

Malheureusement, à une heure du mat, il y a un couac. A hauteur de la cabane de la Balmette, à 2120 m d'altitude, nous sommes pris au piège. Depuis quelques minutes, il nous est impossible de trouver notre chemin. Vent dans le dos, nous descendons tout doucement un GR à la recherche d'indices mais il n'y a plus de rubalise dans les arbres. "**Les gars, il faut revenir en arrière, ce n'est pas par là**". Le retour vers la cabane nous glace les os. De face, le vent nous hurle dans les oreilles et nous gèle encore plus le visage, les pieds et surtout les mains. Nous n'avons pas de gants. Il devient urgent de trouver la suite du parcours.

Entre Hommes...

Au bout d'un bon 1/4 d'heure de recherche infructueuse, je propose l'impensable à mes copains : "**Bon, là, il faut prendre une décision. Si la cabane là-bas est ouverte, on s'arrête et on attend le lever du soleil. Cela ne peut pas continuer**

comme cela. Avec le froid qu'il fait, ce n'est pas raisonnable ". Par miracle, la porte n'est pas fermée. C'est un refuge rudimentaire, certes, mais il y fait moins froid qu'à l'extérieur. Il y a 2 pièces assez sordides et sales : la première avec une cheminée, la seconde avec une simple planche en bois où nous pouvons nous étendre et tenter de dormir. Thierry qui a l'expérience des raids nous conseille de faire bloc : " **On va dormir dans nos couvertures de survie et nous blottir les uns contre les autres pour nous réchauffer** ". Dans la seconde, en bon vieux camarades, nous sommes tous deux comme des frères siamois. La chaleur de sa peau me fait un bien fou. Ce vieux gypaète barbu est chaud comme la braise même s'il se plaint d'avoir les doigts gelés. Moi, ce sont les pieds qui me causent des soucis. J'ai marché dans un ruisseau juste avant de rentrer dans la cabane et ils sont trempés. J'essaie de penser à autre chose. " **Les gars, on met le réveil à 5 heures, OK ?**" et tout le monde tente de trouver un sommeil improbable. Je suis à la meilleure place, celle du milieu. A ma gauche, Olivier m'inquiète. Comme on ne se connaît que depuis 17 heures (!), il n'ose pas vraiment se rapprocher de mon corps. Plusieurs fois je lui dis : " **Olivier, allez viens, mets toi contre moi** ".

Il grelotte littéralement et se bat avec sa couverture de survie. Il m'inquiète le jeune. Il tente de se frictionner les bras et les jambes pour se réchauffer mais manifestement sans succès. Il commence à tousser. A moins que ce soit moi...

La planche de bois n'est pas confortable. Thierry, entre 2 ronflements, me dit " **t'imagines que dans les prisons, les mecs , ils dorment là dessus** ". En fait, je n'arrive pas à me détendre. J'ai trop d'idées qui se bousculent dans ma tête. Je pense d'abord à ma femme qui doit stresser dans la vallée. Le téléphone ne passe pas ici et nous n'avons pas pu appeler les organisateurs. Ensuite, je me ressasse notre course. Nous

n'avons pas fait tout ce chemin pour nous faire dépasser en pleine nuit. Et puis, je suis certain que le tracé part au nord, je le sens mais mes camarades voient plutôt cela dans une autre direction. Et je me tourne et me retourne sur ce lit en dur. J'ai les muscles tout endoloris.

A 3H26, la montre de Thierry nous sort de la torpeur. Erreur de réglage, nous restons allongés, les cerveaux en surchauffe. Olivier continue de trembler. Cela ne peut plus continuer comme cela. Il va attraper mal notre athlète. J'allume ma frontale et je pars à la recherche d'allumettes. Eurêka, il y en a sur l'étagère. Il faut maintenant affronter le froid et la tempête pour chercher du bois. Et merde... Quelques minutes plus tard, des branches de sapin commencent à crépiter dans la cheminée. Ce n'est pas si facile de faire partir un feu avec du bois vert. Néanmoins, j'annonce la bonne nouvelle à Olivier. "**C'est vrai, t'as préparé un feu et tu as trouvé des allumettes ? C'est génial**". En 2 secondes, il est debout et m'aide à allumer quelques brindilles. Tout y passe : des bougies, du PQ, un sachet vide de boisson énergétique et, pour finir, la carte sommaire du parcours... Le feu démarre et tout change. Certes, nous n'avons plus de carte, mais nous en rigolons. La fumée nous brûle la gorge mais c'est bon d'avoir chaud. Nous nous partageons un sandwich, le dernier, quelques carreaux de chocolat, des bananes. Nous resterons ainsi une bonne heure à refaire notre course et à redouter l'essentiel : repartir tout à l'heure dans le froid glacial à l'aube.

A 5H30, je bouscule mes 2 copains : "**Allez, cette fois, on y retourne. On ne va pas rester là. Je suis sur que le chemin part tout droit. Allez !**" On s'habille de plusieurs couches mais toujours sans gants et nous repartons. En ouvrant la porte, je crie "**Go, go, go**" comme un parachutiste avant de sauter dans

le vide. Cela me donne du courage. Dehors, le froid est encore plus saisissant. Je repense furtivement à la cheminée. Le vent n'a pas faibli mais nous repérons assez rapidement une rubalise mal placée et introuvable de nuit. Les 3 suivantes étaient aussi mal fichues. Donc, finalement, nous n'avons pas de regrets. Il fallait bien s'arrêter, tant pis pour la course...

Nous passons un névé. Surprise, la neige est complètement gelée alors qu'elle était plutôt soupe dans la journée. C'est dire les conditions. Nous marchons très vite pour ne avoir froid. Le vent est 3/4 face et il faut courber l'échine et se plier en avant pour avancer dans la pente. Arrivés au sommet d'un plateau désertique complètement exposé, nous courrons sur un bon chemin. La forme est de nouveau là. Le trio est relançé, plus rien ne peut nous arriver.

70 % d'abandon soit 12 coureurs en moins !!!

Nous avalons en moins d'une heure une bonne montée vers le dernier ravitaillement de la course. C'est le refuge de Camporeils à 2240 m. Le gardien du refuge et son épouse sont contents de nous voir. Tout le monde s'est fait du mourron cette nuit. Mais, intimement, ces montagnards savaient que nous étions bien à l'abri dans la cabane en contrebas, la seule sur notre chemin. **" il fait toujours 0 degrés, nous apprend-il, mais tout à l'heure sur la crête, vous aurez le vent de dos. Vous irez plus vite vers la vallée et Formiguères, rajoute-il en souriant. Et vous ne pourrez pas rater les balises. C'est moi qui les aient toutes posées !"** Cela nous rassure. Il a l'air de s'y connaître en course en montagne. Après 2 verres de thé et quelques gâteaux avalés goulûment nous repartons encore plus vite. La conjonction du froid plus l'envie d'en terminer au plus vite fait que la dernière bavante de 200 m est une promenade de santé. En haut de la Serra de Maury (2408 m), la

vue sur le Capcir est imprenable. Le vent est presque dangereux sur l'arête et nous projette vers l'avant par à coups. De là-haut, nous apercevons Réal distant d'une bonne quinzaine de km, 1000 mètres plus bas. Avec les copains, peu de bavardages. Tout a été dit à part que nous apprécions peu la fin de course, lassante et trop roulante. Nous pensons à l'heure d'arrivée. Je leur dit : "**nous n'avons pas besoin de trop nous presser. De toutes façons, avec notre arrêt de cette nuit et les erreurs de balisage en début de parcours, notre temps ne sera pas une référence. 27 h pour faire 107 km (ou 117 km avec les erreurs de trajet), ce n'est pas fameux. Je vous propose de finir cool et d'arriver au moment du départ du trail de 25 km. Ce sera plus sympa pour nous "** Nous alternons donc course à pied puis marche sans nous mettre dans le rouge. Nous profitons de cette belle amitié née durant la course. "**Franchement, c'était génial de courir avec vous Messieurs, un honneur pour moi. Tu vois, je ne voulais plus venir vu le nombre de participants et bien, vu le déroulement, je ne regrette pas."** Dans ma tête, je suis aussi heureux d'en gagner enfin une, en plus avec Thierry. Je ne pouvais pas rêver mieux même si nous ne sommes plus que 5 en course dont une femme !

Au loin, au bord de la route, 500 m avant l'arrivée, j'aperçois ma famille en train d'attendre. Eléonore parle à la caméra tenue par Sandrine : "**Papa et Thierry sont en tête pour l'instant "** La petite doit craindre que son père finisse 3ème à l'issue d'un sprint de la mort. Evidemment, aucun de nous 3 n'a envie de lâcher les autres. Au contraire, nous allons finir main dans la main sous les acclamations de la foule (une trentaine de personnes !). Au micro, Didier, l'organisateur se déchaîne : "**Bravo, bravo, bravo, ils sont là en vainqueurs, on les applaudit, ce qu'ils ont réussi aujourd'hui est exceptionnel, ils arrivent à 3, main dans la main, dans l'esprit du trail. Ils**

sont là en héros. regardez-les, oui, ils ont vaincu le Capcir, oui, ils ont vaincu la Pyrenayca 2009, 1ère édition en 27h37 minutes et 35 . Bravo, bravo, exceptionnel, félicitations messieurs, félicitations. Vous êtes des guerriers, vous êtes des héros". On le l'arrête plus mais c'est sympa. J'embrasse mes enfants, Thierry et Olivier se donnent une belle accolade puis nous nous étreignons comme des frères. Olivier a la mot de la fin devant la caméra : " pour moi, ça a été une expérience humaine inoubliable. Je voulais remercier Denis et Thierry. sans eux et leur expérience, je ne serais jamais allé au bout. C'était dur tout le temps et là, nous sommes juste heureux d'en avoir terminé ". Ce 21 juin est un bon jour pour moi. En plus, c'est ma fête, enfin celle de tous les papas. Ce matin là, j'ai l'impression d'être un super héros aux yeux de mes enfants . Il faut les voir me serrer fort dans leurs bras pour le sentir. Au micro, je fais une sortie qui ravit le maire de Réal : " Vu notre temps final, je peux vous assurer une chose : la Pyrénayca est plus dure que l'UTMB que j'ai terminé l'an dernier en 32h pour 166 km " Il nous gratifie d'un franc sourire et répond : " Pour nous, simples humains de la vallée, vous êtes des surhumains ! En un jour, vous avez parcouru une distance que nous mettons une bonne semaine à terminer !" Je regarde Thierry et Olivier, cela nous fait vraiment marrer. Vu notre moyenne de course très modeste et nos tête de déterrer, nous n'avons rien de supermans. Nous étions un peu gênés et décalés par rapport à toutes ces louanges. Mais bon, il faut savoir savourer les victoires surtout dans cette petite course qui a tout d'une grande.

